

La fin de l'hégémonie et le début de quelque chose

Yves Citton

J'aborderai la question des fins et de l'historicité de la littérature contemporaine en caractérisant de façon très schématique ce qui se termine (peut-être), pour me concentrer sur ce qui commence (peut-être), au-delà de ce dont on annonce la fin. Pour ce faire, je resterai aussi près que possible d'un récit très récent, publié par Hugues Jallon aux éditions Verticales en février 2011, intitulé *Le Début de quelque chose*. Pour cadrer très sommairement l'historicité de ma lecture, je me contenterai d'une précision sur la dimension terminale du propos qui nous réunit.

Ce qui prend fin (peut-être) aujourd'hui, c'est la situation *hégémonique* dont avait bénéficié la littérature comme institution depuis deux siècles. La « littérature » a en effet exercé une fonction de domination, voire d'oppression sociale, qui permettait de discriminer, parmi les masses nouvellement alphabétisées, ceux qui avaient « des lettres » (appelés à dominer) et ceux qui en étaient dépourvus (condamnés à se soumettre). Culture générale, références aux auteurs classiques, maîtrise de l'orthographe, élégance de style ont fait de « la littérature » un marqueur social essentiel, administré par des armées d'enseignants fiers de répandre l'amour des lettres, d'imposer cet amour à grands coups de canon, tout en sanctionnant les fautes et les ignorances à petits coups de mauvaises notes.

En observant amoureuxment les créations poétiques, romanesques ou dramaturgiques, nous aimons concevoir la littérature comme une subjectivité rebelle (Rimbaud), voire comme une technique de lutte (Brecht), mais force

est de reconnaître que, depuis deux siècles, ces créations ont émergé dans un geste de rejet qui visait non seulement « la société » (bourgeoise, industrielle, capitaliste), mais tout autant « la littérature » elle-même (l'alexandrin, la rime, le roman, l'identification, le style, la narration). La littérature a vécu de cette tension dynamique entre création rebelle et institution disciplinaire, cette dernière se réalimentant sans cesse de ses contestations.

C'est ce dispositif qui prend fin aujourd'hui dans nos pays, comme en témoignent les polémiques (assez ridicules) dont a fait l'objet la *Princesse de Clèves* depuis 2006. La question qui se pose à nous est la suivante: ce que nous aimons et voulons partager dans l'expérience littéraire peut-il survivre à la fin de la position institutionnellement hégémonique qu'occupait la littérature jusqu'il y a peu? Pour ma part, je n'en suis pas sûr. Il vaudrait peut-être mieux consacrer le mot « littérature » à la période 1800-2000 – et se mettre en quête d'un autre terme pour désigner le « quelque chose » qui pourra (peut-être) s'y substituer (de façon non hégémonique) dans les années qui viennent. Mon parti pris sera de prendre le livre d'Hugues Jallon comme une annonce de ce « quelque chose » en train de débiter...

Après l'action : une littérature en vacances

Le Début de quelque chose commence dans la temporalité de *l'après*. Un dialogue entre deux voix non identifiées nous fait entrevoir l'accueil d'un nouveau groupe de vacanciers dans un complexe hôtelier¹, après onze mois de travail harassant, épuisant, qui les a vidés de toutes leurs forces vitales. On est au début de l'été, période que les populations blanchâtres du nord de la Méditerranée considèrent comme l'époque des vacances. Tout est mis en place pour que chacun puisse « récupérer, effacer au plus vite le stress » (27), « changer de vie », « prendre un nouveau départ », « reprendre contrôle de son existence, redevenir acteur de sa propre vie » (83). « Vider la tête/On avait tellement besoin de ça/Faire une vraie coupure/Besoin de chaleur/Sensation de repos/Besoin de ça » (62). *Le Début de quelque chose* nous situe dans le vide des vacances, dans un après-travail qui nous situe *après l'action*.

La première tension du récit tient à ce que ce moment de re-subjectivation autorisé par l'espace et la temporalité propres des vacances ne permette à aucune subjectivité particulière de coaguler sous la forme d'un personnage classique. Les vacanciers restent confondus dans un collectif anonyme, qui passe du « ils » au « nous » ou au « vous » suivant les chapitres. Leur besoin de chaleur, de repos et de vraie coupure les déconnecte de toute identité reconnaissable: après l'aliénation quotidienne de la routine professionnelle qui

1. Hugues Jallon, *Le Début de quelque chose*, Paris, Verticales, 2011, p. 15. Les chiffres entre parenthèses renverront aux pages de cette édition.

« nous » fait coller à des identités d'emprunt, les vacances nous permettent avant tout de n'être *personne*, allongé au milieu de corps encrémés qui, autant que possible, ne nous touchent *en rien*. Il est donc parfaitement justifié que ces personnes n'aient aucun nom ni aucun trait saillant : le récit les dé-subjectivise parce que leur idéal du moment est de rester vacants (« vider la tête »).

Historicisons brutalement ce mode d'écriture au sein d'un schéma (à l'emporte-pièce) qui l'inscrive dans la perspective des « fins de la littérature » – en disant que « la littérature » (romanesque) a été contemporaine du déploiement de l'idéologie individualiste qui s'est imposée dans nos pays européens (puis globalement) à l'époque moderne. Sous cette lumière, *Le Début de quelque chose* apparaît à situer (avec quelques autres) après « la fin de la littérature » en ce qu'il se situe dans un paradigme idéologique et scripturaire radicalement *postindividualiste*. On n'y trouve plus ni de protagoniste central (individualisé), ni de narrateur stable (individualisé). Avec lui, « la littérature » est proprement *en vacances*, puisqu'elle se trouve vidée de la coagulation individualiste qui lui donnait sa substance moderne. Le texte d'Hugues Jallon n'est bien entendu pas le premier à vider le récit de l'ossature individualiste qui a soutenu le romanesque au cours de son évolution. Il accomplit toutefois ce travail avec une radicalité et une finesse exceptionnelles, qui prennent le contre-pied des nombreux efforts qu'a faits la modernité elle-même pour dé-subjectiver la narration.

Une bonne partie de la littérature du xx^e siècle s'est en effet construite contre le présupposé individualiste (et individualisant) de « la littérature » (du siècle précédent), multipliant les effets de distanciation, d'opacité, d'objectivation ayant tous pour finalité d'empêcher l'identification naïve du lecteur au protagoniste. Le paradoxe du *Début de quelque chose* est que ce récit vidé de tout ancrage individualisant appelle toutefois chez son lecteur une identification immédiate à tout ce qui s'y énonce. Aux « ils », « nous » et « vous » du texte, qui ne renvoient à personne de précis, répond un lecteur qui se dit à chaque phrase : je suis tout le monde. Autrement dit : *nous sommes tous des vacanciers*.

Les moutons blancs et la complexité de l'agence

Le groupe de touristes parqués dans leur oasis dorée apparaît toutefois rapidement comme un troupeau de moutons blancs destinés à être tondus, d'abord par ceux-là même qui font mine de prendre soin d'eux. Les voix dont le dialogue prenait pour objet les vacanciers au chapitre 1 – « ils revivent », « ils se laissent envoûter », « ils sont conquis » – apparaissent dès le chapitre 2 comme des voix d'investisseurs : des promoteurs ont choisi cet endroit pour construire ce complexe hôtelier ; des managers modulent les menus, les décorations, les horaires d'activités. Au-dessus des moutons blancs que les cars climatisés amènent chaque semaine depuis l'aéroport pour les baigner dans

une oasis d'insouciance, le récit fait entendre le bruissement discret mais continu de ceux qui s'affairent très pastoralement à gérer le travail des uns pour aménager l'après-travail des autres.

Il faut reprendre ici les mots méticuleusement choisis de ce texte aux effets discrets mais parfaitement contrôlés : le « complexe hôtelier » dans lequel sont accueillis les vacanciers envoyés par « l'agence » de voyage apparaît dans les multiples couches des expériences subjectives auxquelles il donne lieu. Le point de vue des touristes alterne avec celui des terroristes (selon un réagencement qui tient de l'anagramme) ; entre les deux s'insinuent la parole des organisateurs, qui aménagent l'espace et les activités, celle des surveillants qui s'assurent que tout se passe bien, celle des investisseurs, qui veillent par-dessus tout au bon rendement de leur mise de fonds. Que d'activités, que d'agencements, que de niveaux d'*agency*, d'« agentivité », pour permettre aux moutons blancs de ne rien faire et de se reposer en paix ! C'est la complexité de cette agence que le récit nous fait explorer, depuis l'intérieur des subjectivités qui s'y entrecroisent.

Le texte ne montre (clairement) aucune « action » (au sens de la narration classique), précisément parce qu'il se place au cœur de l'agentivité elle-même. Il fait sentir des flux, des tensions, des besoins, des angoisses, des efforts, dissolvant par là même les simplifications habituelles qui nous permettent d'attribuer tel acte à tel individu. Comme dans le monde de la finance – qui hante tout le début du livre à travers les voix des investisseurs – les agents fonctionnent comme des *traders* : ils échangent (des euros contre des vouchers), ils engagent ou retirent leur confiance (dans la sécurité des murs d'enceinte), ils doivent faire face à un effondrement inattendu (de l'infrastructure touristique), ils se retrouvent réduits à une lutte sauvage pour la survie (dans un paysage de ruines désolées). On peut imaginer que ces touristes arrivés épuisés, au bord du *burn-out*, étaient justement des *traders* en quête de relaxation, après onze mois passés à jongler avec des milliards en scrutant des écrans vingt heures par jour. Le « quelque chose » qui débute dans cet ouvrage, c'est le monde qu'ils ont fini par « trader » de part en part, et qui les rattrape jusqu'au milieu de leurs vacances. Tout dans cette « chose » qu'a produite leur *trading* est surinvesti de soif de profit, de techniques de comptabilisation, de contrôle, d'aménagements commerciaux, d'agencements économiques et d'industries culturelles.

Depuis Stendhal et son mépris pour « les industriels », (presque) toute la littérature s'est écrite contre les logiques du commerce, de la bourgeoisie, de la finance, du capitalisme¹. C'est peut-être plus qu'un hasard si on parle

1. Sur ces rapports entre littérature et économie, voir par exemple Bruno Viard, *Les Poètes et les économistes. Pour une approche anthropologique de la littérature*, Paris, Kimè, 2004 ; Martial Poirson et al., *Les Frontières littéraires de l'économie*, Paris, Desjonquères, 2008 ; Yves Citton, « Le Poulpe et la Vitre. Résistance ou complicité de la littérature envers l'hégémonie économique ? », *Versants* 58 (2011), p. 83-96.

tant de « fin de la littérature » en notre époque d'implosion de la sphère financière. La littérature se désagrège en même temps que son ennemi traditionnel se dissout. Dès lors que la finance est sur le point de tout investir y compris elle-même, avec les effets catastrophiques dus aux incontrôlables boucles récursives mises en place par la titrisation en cascade, on entre dans « autre chose » que dans le jeu traditionnel de résistance entre le Littéraire et le Financier. Leurs rôles passent l'un dans l'autre et se confondent : les « agences » de financement et de notations vivent du *storytelling* développé par les littéraires ; les récits rendent compte de la forme de subjectivité propre à l'arraisonnement financier.

C'est dans la complexité effrayante de cette nouvelle « agence » que nous plonge le livre d'Hugues Jallon. C'est de cette « chose » qu'il décrit le début, en compagnie de quelques autres romanciers consacrant plus explicitement leurs œuvres récentes au monde de la finance. Cette « chose » n'est pas le propre d'une seule catégorie socioprofessionnelle : les traders n'en sont que les représentants privilégiés. On l'a vu, l'écriture nous porte sans cesse à nous identifier à toutes les positions subjectives intriquées et superposées dans le complexe hôtelier. Autrement dit : *Nous sommes tous des traders en besoin désespéré de vacances* (et en passe d'être tondus comme des moutons blancs).

Le trauma sans trauma et la fabrique de l'infélicité

Dans le bel essai intitulé *Senza trauma*, le critique italien Daniele Giglioli, définit le « quelque chose » qui débute avec certains romans contemporains comme une « écriture de l'extrême » caractérisée par « le traumatisme de l'absence de trauma¹ ». *Le Début de quelque chose* ne nous raconte pas « l'histoire » d'un camp de vacances qui « se transformerait » en camp d'internement : il analyse la superposition des deux, telle qu'elle traverse toute notre société, agencée par les flux impersonnels de la finance. À force de vouloir produire un maximum de bonheur, par la maximisation effrénée du PIB, nos régimes sociopolitiques ont fini par produire ce que Franco Berardi a décrit comme une énorme « fabrique de l'infélicité² ». Tel est bien le « trauma sans trauma » éminemment complexe qui structure notre époque : générer quotidiennement notre infélicité par les agencements mêmes qui visent à notre bien-être maximisé.

C'est à l'exploration de ce complexe qu'est consacré le « quelque chose » qui s'instaure sur les ruines de l'hégémonie littéraire. Daniele Giglioli en

1. Daniele Giglioli, *Senza trauma. Scrittura dell'estremo et narrativa del nuovo millenio*, Macerata, Quodlibet, 2011, p. 7.

2. Voir Franco 'Bifo' Berardi, « La fabrique de l'infélicité », disponible en ligne sur <http://multitudes.samizdat.net/La-fabrique-de-l-infelicite>, ainsi que *The Soul at Work. From Alienation to Autonomy*, Los Angeles, Semiotext(e), 2009.

donne une caractérisation admirable, qui correspond très précisément au livre d'Hugues Jallon :

La réalité dont il s'agit ici est une réalité fuyante, ingouvernable, qui ne peut plus faire l'objet d'une hégémonie, comme c'était le cas durant la modernité, de la part des individus ou de leurs associations, mais seulement de la part d'une rationalité systémique indéchiffrable. Il y reste bien peu de place pour l'*agency*, pour l'initiative responsable, et ce peu d'espace est confiné à l'enceinte de la vie privée – quand tout va bien, puisqu'il suffit d'un peu de pression sous la surface de l'existence pour mesurer à quel point la vie prétendument « privée » est en réalité acéphale, socialisée, innervée de flux impersonnels. Autant de causes d'angoisse.¹

À partir de cette citation et en guise de conclusion, faisons le point sur cette « chose » qui débute à travers des récits comme ceux d'Hugues Jallon, faisant suite à la fin de la position hégémonique dont a joui la littérature pendant les deux derniers siècles.

Relevons d'abord combien la « chose » en question s'inscrit dans ce que Christophe Hanna a élégamment décrit comme la « métaphore ufologique » caractérisant les courants les plus intéressants de l'écriture contemporaine comme producteurs d'OVNIS, à savoir d'*Objets Verbaux Non-Identifiés*². À le feuilleter, le livre d'Hugues Jallon se présente autant comme un texte de poésie que comme un « roman » (terme que l'auteur ne prend jamais à son compte) : hormis quelques paragraphes compacts, il est plein de lignes qui s'arrêtent en chemin, qui s'isolent sur la page, qui s'espacent en rompant le flux habituel de « la prose ». Des alternances ressemblent (de loin) à des « dialogues », avec même quelques points d'interrogation, mais tout aussi souvent les phrases s'interrompent avant d'être complétées, en italiques et en l'absence de toute ponctuation.

Formellement, cette « chose » scripturale relève bien de l'OVNI. On la regarde passer éberlué, on s'étonne, on se laisse intriguer, on s'y perd, on ne sait pas vraiment d'où ça vient, où ça va, ni pourquoi. Et pourtant, son extrême consistance d'écriture en fait un bloc très dense, dans lequel on ne peut pas ne pas sentir la présence d'une « rationalité systémique indéchiffrable ». Cette « chose » apparaît certes comme un effet et une réflexion de l'univers médiatisé que Guy Debord décrivait comme la « société du spectacle » ou que Jean Baudrillard mettait au compte du « simulacre » et de l'« hyperréalité ». Son objet n'est pas une expérience individuelle (comme le « roman moderne »), ni une destinée collective (comme l'épopée traditionnelle), mais bien *un système* – système de circulation d'images, de visions, d'affects, d'investissements, d'énergies, de contrôles.

1. D. Giglioli, *Trauma senza trauma*, op. cit., p. 45.

2. Christophe Hanna, *Nos dispositifs poétiques*, Paris, Questions théoriques, 2010, p. 1.

Cette « chose », postindividualiste et transindividuelle, mobilise la complexité formelle de son écriture ufologique pour exprimer la complexité de l'agence propre à ce système. Elle appréhende cette complexité en multipliant les plans superposés, et en alternant sans cesse deux points de vue que la « littérature » (moderne) a cru devoir rendre incompatibles : celui de la subjectivité plongée dans l'opacité de l'existence (focalisation interne) et celui de la vision surplombante omnisciente (focalisation zéro). Le nouveau point de vue, superposé et pluraliste, multiplie les branchements sur des subjectivités immergées sans repère dans un univers désorienté. Par là même, il met le lecteur dans la position de ceux qui observent et contrôlent notre quotidien de derrière leurs écrans de surveillance. Mais il montre à quel point les surveillants eux-mêmes développent des subjectivités aussi profondément immergées dans la désorientation que ceux qu'ils observent de haut.

Le devenir-mineur et les fin(esse)s de la littérature

Ce dont *Le Début de quelque chose* sanctionne l'impossibilité et la fin, c'est bien la position hégémonique elle-même. Non que tout le monde se retrouve à égalité sur le plancher des vaches et des moutons blancs : tout au contraire, c'est d'une superposition de rapports de force et de pouvoir que se constitue notre monde pastoral tramé de contrôle et de *care* entrecroisés – et c'est cette superposition systémique que le texte nous aide à explorer, à vivre, à comprendre de l'intérieur et de l'extérieur. Si *Le début de quelque chose* symptomatise bien *une fin* de la littérature (au sens terminal du mot « fin »), c'est en ce qu'il nous fait percevoir l'intrication infiniment complexe *des fins* (au sens de « finalités ») contradictoires dont l'entrecroisement tisse notre réalité sociale, notre vie économique, nos marchés financiers, d'une façon à la fois banale quotidiennement (sans trauma) et toujours potentiellement catastrophique, fluctuant sans cesse de crise en crise, en état perpétuel de trauma sans trauma.

Cette mise en scène et cette mise en mots du trauma sans trauma me paraît à situer plus précisément *entre* la fin de la littérature et le début d'autre chose. Les OVNIS et les dispositifs poétiques étudiés par Christophe Hanna ont déjà quitté le domaine de « la littérature » : ils ne posent plus des questions de subjectivation, mais de documentation, d'instrumentation, de visualisation, d'implantation. Le texte d'Hugues Jallon reste littéraire en ce que le trauma sans trauma reste *une forme de subjectivation*, même si cette forme sanctionne la fin d'une certaine littérature en ce que cette subjectivation est postindividualiste. Je résumerais cette « chose » dont le livre esquisse le début en disant qu'elle nous entraîne à *nous identifier à un système de dividualisation* (davantage que d'individuation)¹.

1. Sur la notion de « dividualisation », voir le bel article d'Antoinette Rouvroy et Thomas Berns, « Le nouveau pouvoir statistique », *Multitudes* 40 (2010), p. 88-103 (disponible en ligne).

Contrairement aux écrits de Volodine ou de Wu Ming, cette subjectivation postindividualiste ne peut toutefois même plus s'ancrer dans un positionnement de lutte minoritaire. La vertu propre d'une « littérature mineure » s'évapore dès lors que, déchu de sa position hégémonique, c'est l'ensemble de la littérature qui se retrouve en position minoritaire. La fin de l'hégémonie littéraire signifie en effet le devenir-mineur de la littérature elle-même. C'est ce devenir-mineur dont il nous faut apprendre à exploiter les puissances et les vertus¹.

Et c'est dès lors dans un troisième sens du mot « fin », celui qui relève de la *finesse* (plutôt que de la finitude ou de la finalité), qu'est à chercher la voie permettant de passer de la fin de l'hégémonie au début de quelque chose d'autre : contre les violences et les lourdeurs de la domination, c'est dans le mineur, dans le micro-, dans *les nuances* du travail de la lettre qu'on trouvera (peut-être) de quoi court-circuiter les étouffements majoritaires et les brutalités suicidaires qui marquent notre époque historique. Les finesses de la littérature constituent (peut-être) l'indispensable antidote à l'absurde géométrie de notre auto-exploitation.

1. Pour l'insertion des expérimentations littéraires dans des stratégies de combat innovantes, voir l'ouvrage collectif (auquel ont participé, entre autres, Hugues Jallon, Christophe Hanna, Jean-Marie Gleize) « *Toi aussi tu as des armes* ». *Poésie et politique*, Paris, La Fabrique, 2011, ainsi que le dossier *Contre-fictions politiques* publié dans le numéro 48 de la revue *Multiitudes* (mars 2012).